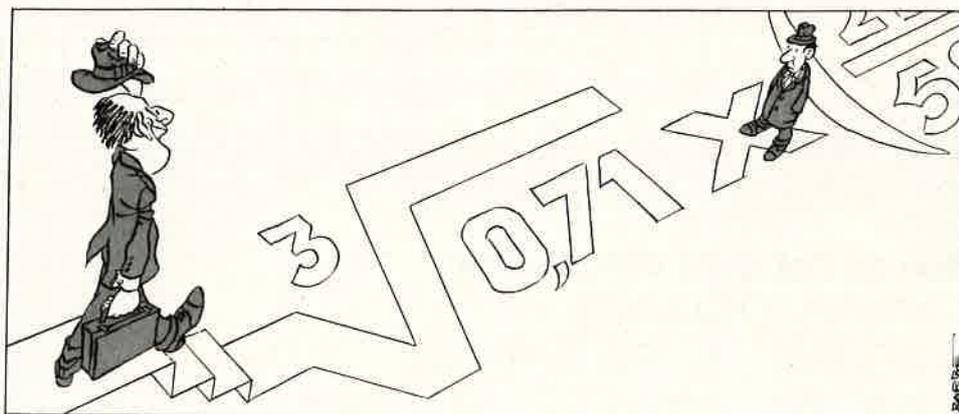


Souvenirs d'un invité lamentable



Le métier de mathématicien, qu'on l'exerce bien ou mal, a ceci de plaisant qu'il offre maintes opportunités de parcourir le monde^(*). Bon an, mal an, entre les congrès, les colloques, les invitations à titre personnel, un ou deux mois au minimum sont ainsi employés; si l'on y ajoute les étrangers qui, à leur tour, viennent rendre visite, on voit que le dépaysement est quasi permanent.

Au début, pour le jeune apprenti mathématicien, se faire inviter n'est pas chose facile. Il a lu dans une revue qu'un congrès allait se tenir, ou a vu une belle affiche sur un mur, et il rêve de rencontrer ces gens dont les écrits enchantent ses journées. Il écrit aux organisateurs qui, même s'il ne sollicite aucune aide financière, lui répondent en général (lorsqu'ils répondent !) que la chose n'est point possible, faute de place, de moyens, de locaux ou vu l'exiguïté des lieux et la hauteur du plafond..., mais qu'ils sont très honorés par cette requête, et que s'il veut bien laisser son adresse... C'est qu'il s'agit d'un club fermé, et ne participe pas qui veut. Il faut en quelque sorte être parainé, recommandé.

Pour moi, la chose a été assez facile, car, par chance, mon directeur de recherche, qui était influent, acceptait de mettre une partie de cette influence au service d'une cause aussi juste. En outre, le Centre de recherches qui m'employait alors bénéficiait de fonds importants et les utilisait volontiers pour envoyer des jeunes dans des congrès : attitude assez rare pour qu'on lui rende hommage. Mieux même, il est arrivé que le Maître, ayant personnellement reçu tant d'invitations qu'il était dans l'impossibilité de les honorer toutes, en déléguât quelques-unes et, dans ces rôles de « Missi Dominici », se tenaient les occasions les plus dorées. Je me souviens particulièrement de l'une d'elles. C'était en 1975, dans un pays méditerranéen voisin du nôtre. Dans la capitale, célèbre par son Histoire, se tenait donc un congrès auquel j'avais ainsi été convié. L'organisation de telles rencontres paraissait

être la unique tâche d'un institut de mathématiques, présidé par un vieillard chenu et décrépît, qui semblait en être l'unique membre. Jouissant de fonds importants, il avait pu inviter, sans doute à la faveur d'une ancienne liste d'adresses, ce que le monde entier comptait de célébrités sur le sujet concerné, mais nul étudiant et aucun de ses compatriotes. Notre hôte s'endormait régulièrement au début de la première conférence, pour ne se réveiller qu'aux heures des repas, et nous prenions grand soin de ne pas le troubler. Dans cette atmosphère bizarre, j'ai cependant pu apprendre un peu de mathématiques, me faire quelques relations, et surtout passer un séjour opulent dans cette ville célèbre (je ne dirai pas laquelle, j'espère être réinvité !).

Une fois les premiers pas faits, c'est-à-dire une fois qu'on a réussi à participer à quelques colloques, les choses deviennent plus faciles. On figure en effet sur les listes des participants, que les organisateurs reprennent en général sans modification d'une fois sur l'autre. Il suffit alors d'accepter régulièrement les invitations pour être assuré de revoir les mêmes têtes pendant des années, l'improductivité n'étant pas une cause de radiation. Les congrès sont bien sûr l'occasion de revoir des collègues étrangers, permettant des échanges scientifiques fructueux. L'an passé, un de mes collègues, que je vois presque quotidiennement, avait été chargé d'un cycle de conférences par une université américaine, et j'avais été invité à venir l'écouter. Seuls me retinrent quelques scrupules, et peut-être la vague crainte que cela n'empiétât sur mes vacances.

Les colloques et autres rencontres sont si nombreux qu'il est souvent difficile de produire des travaux originaux en nombre suffisant pour en présenter à chaque fois. On peut alors présenter ceux d'un étudiant (espèce en voie de disparition) ou s'entendre avec un collègue : on exposera ceux qu'il a réalisés l'année passée, lui vous rendant ensuite le même service. Cet expédient a le mérite de recouvrir ses œuvres d'un vernis de respectabilité, les

auditeurs ne pouvant se défendre de penser : « Si X raconte les travaux de Y, c'est qu'ils sont intéressants ». Je me prêtais volontiers à ce jeu, si je trouvais quelqu'un pour me rendre la pareille.

« **Pourriez-vous parler un français lent ?** »

Il y a quelques années se tint en Crète un congrès qui, venant après plusieurs autres, me trouvait fort démuné. Ce que j'avais fait au cours des mois précédents, je l'avais exposé plusieurs fois, sous des formes diverses, commençant par le début, le milieu ou la fin, et je ne pouvais le reprendre sans lasser mes auditeurs et provoquer quelque nausée chez des âmes aussi sensibles. Aucun des expédients auxquels j'ai normalement recours ne me paraissait utilisable, et j'allais me résoudre à ne pas faire d'exposé (quelle infamie !) quand me vint une idée dont, aujourd'hui encore, je garde un souvenir satisfait. J'allai trouver l'organisateur du congrès et demandai à faire mon exposé en français. Il répondit que, puisque le français était l'une des langues du Marché Commun (la Grèce venait juste d'y entrer), il n'y voyait aucune objection, au contraire. Le sujet de mon exposé, dès lors, importait peu. Au début j'annonçai (en anglais) que mon anglais devenant de pire en pire, je parlerais dans ma langue maternelle. Il y eut quelques murmures dans l'assistance. De temps en temps, quelqu'un m'interrompait pour me demander la traduction d'un mot, que je donnais aussitôt, prouvant ainsi ma parfaite mauvaise foi. Au bout de quelques minutes, l'un des pontes présents me demanda en anglais : « Pourriez-vous parler un français lent ? » Je répondis de même « C'était du français lent », en donnant immédiatement la preuve par l'absurde. A la fin de mon exposé, lorsque le conférencier suivant se leva furieux en annonçant que, son anglais devenant de pire en pire, il parlerait hébreu, ce fut du délire dans l'assistance.

Je regrette ce manque de courtoisie fréquent chez les auditeurs. C'est ainsi qu'à

Orsay, il y a quelque temps, un malheureux Américain s'étant essayé à notre belle langue (tentative que nous devrions encourager), quelqu'un l'interrompit en déclarant qu'il pouvait supporter le mauvais français ou l'analyse harmonique, mais pas les deux !

Revenons aux invitations. Il peut arriver aussi que l'on soit invité à titre personnel, en dehors du cadre d'un colloque. Ceci suppose évidemment que vos travaux intéressent quelqu'un à l'étranger, suffisamment dynamique pour entreprendre les démarches nécessaires à votre visite, et suffisamment influent pour les faire aboutir. On peut grossièrement distinguer deux niveaux : le séjour que l'on fait pour pouvoir travailler avec un collègue étranger, et la visite un peu mondaine, où l'on donne quelques conférences. Le premier type est évidemment plus profitable; le second est plus agréable, mais n'est accessible qu'au-delà d'une certaine notoriété. Dans le premier cas, on vous loge dans un coin d'une résidence universitaire, on vous rembourse vos frais sur la base d'un sandwich tous les deux jours, et chacun, sauf au mieux votre hôte, vous oublie complètement. Dans le second, on vous installe dans un bel hôtel, on organise réceptions et banquets, et on vous gratifie d'une somme rondelette. J'ai souvent passé des séjours à l'étranger pour y travailler avec des collègues, et cela m'a été profitable (mathématiquement s'entend : pas sur le plan du compte en banque ni de la gastronomie); j'ai cependant eu l'occasion de goûter les charmes des invitations opulentes.

Une invitation par erreur.

Il y a quelques années, je revenais à peine d'un séjour en Pologne, lorsque je reçus une nouvelle lettre d'invitation, fort officiellement tournée et de la plus belle facture. Je fus un peu surpris de cette amitié, d'autant que jusque-là les pays où j'étais allé ne me réinvitaient guère, si ce n'est après une certaine période d'oubli. Renseignements pris, l'invitation avait été envoyée par erreur (elle correspondait en fait à mon séjour précédent), mais, puisqu'elle avait été envoyée, elle était valable ! Je retournai donc en Pologne peu de temps après. Lors de mes visites précédentes, j'avais été logé chez l'habitant : en général dans quelque chambre que sous-louait une vieille dame indigente (je n'en ferai pas grief aux Polonais, dont la situation économique ne permet guère les libéralités, et qui savent par la chaleur de leur hospitalité en compenser l'inconfort). Là au contraire, je fus installé dans le meilleur hôtel de la ville, en même temps que Kolmogoroff qui était alors en visite officielle, et seulement cinq étages au-dessous de lui. Je n'ai pas osé demander à M. Kolmogoroff s'il avait aussi été invité par erreur.

Un autre pays où j'ai coutume d'aller est la Suède : j'y ai un collègue avec qui je travaille volontiers. Nous nous voyons à

peu près chaque année, soit qu'il vienne en France, soit que j'aille en Suède. Mes visites se passent dans la discrétion : je suis logé dans un institut de la banlieue de Stockholm, où il a lui-même travaillé, et notre collaboration ne dérange ni n'intéresse personne.

Une année cependant, au hasard d'une conversation, j'avais annoncé mes projets de voyage à un ami, d'origine suédoise, qui joue un certain rôle dans le commerce franco-suédois. Pour m'être agréable, il m'avait dit qu'il en avertirait l'un de ses amis d'enfance, résidant à Stockholm, qui pourrait m'inviter à déjeuner. J'avais accepté volontiers, les distractions étant fort rares en Suède. Peu de temps après mon arrivée, l'institut reçut un appel de l'Académie des sciences, qui demandait confirmation de ma présence. Après quelques recherches, l'institut finit par la découvrir, et je fus invité à un déjeuner en ville. J'appris alors que l'ami de mon ami était un personnage fort important : directeur d'une grande banque, il était chargé de la gestion des fonds pour le prix Nobel. De nombreuses apparitions à la télévision en avaient fait un homme public. Malgré quelques doctorats, lui-même ne se considérait pas comme un scientifique; il avait donc voulu en inviter pour que je me sentisse plus à l'aise. Soit par égard envers la notoriété qu'il me prêtait, soit qu'il n'en connût pas d'autres, il les avait choisis éminents : le président de l'Académie des sciences et un chimiste, membre du Comité pour le prix Nobel. La conversation roula sur les raisons qui ont poussé Sartre à le refuser, sujet sur lequel mes interlocuteurs me jugeaient sans doute compétent puisqu'il s'agissait d'un compatriote, mais sur lequel mes lumières sont passablement limitées, d'autant qu'il est antérieur à ma naissance. Je profitai bien de l'opportunité pour sussurer que, si on me l'offrait, je ne le refuserais pas, mais ma tentative resta sans écho. Au terme du repas, les deux autres convives me remercièrent de l'honneur, nouveau pour eux, que notre hôte leur avait fait.

Le lendemain, le directeur de l'institut où je résidais (qui dépend de l'Académie des sciences), lui-même mathématicien illustre, m'invita à déjeuner. Il ne m'avait accordé, jusque-là, qu'une considération limitée, mais sait-on de quoi l'avenir sera fait ? Heureusement, lors de mes visites suivantes, le charme disparut peu à peu, faute d'aliment et les choses reprirent leur ordre naturel.

« C'est déjà beau de vous avoir invité... »

J'ai dit plus haut que pour être invité, il fallait que quelqu'un s'intéresse à vos travaux. Je l'ai en effet longtemps cru, car cela paraît relever du bon sens, mais ce n'est pas tout à fait exact. Il faut savoir en effet que nombre de colloques, séminaires..., en France comme à l'étranger, se réunissent de manière régulière, et qu'il leur faut des conférenciers. Nous sommes fort peu nombreux à nous intéresser aux

sujets sur lesquels je travaille, et je suis donc à peu près sûr, lorsqu'à un certain endroit, X, Y, Z et T ont défilé une ou plusieurs fois, que mon tour viendra à brève échéance. Ces invitations-là sont assez particulières : elles sont en général opulentes, car ces institutions qui fonctionnent régulièrement ont des crédits importants, mais on a le sentiment de n'intéresser personne, de n'être là que parce qu'il faut quelqu'un et que, s'ils osaient, les organisateurs diraient volontiers : « C'est déjà beau de vous avoir invité, vous ne voudriez pas de surcroît qu'on vous écoutât ? »

La visite d'étrangers offre aussi, parfois, matière à divertissement. Si le niveau des mathématiques françaises, comme l'ont écrit certains collègues, reste apte à attirer des étrangers de renom, le charme des vins et de la gastronomie y contribue aussi, et j'ai souvent vu passer par Paris des gens que personne n'avait invités et qui y venaient à la faveur de ce qu'ils appelaient escale et que je nommerais plutôt détour. Ceci contribue à remplir les couloirs humides de nos belles universités d'une faune cosmopolite. Je me souviens d'un « invité de passage » que je soupçonnais de ne pas porter à mes travaux toute la considération qu'ils méritaient. Pour l'en punir, je l'avais invité dans un restaurant voisin de l'université, à l'apparence vaguement asiatique, célèbre par la lenteur de son service et la mauvaise qualité de ses produits. Cela n'améliora pas nos relations car, lorsque nous nous retrouvions, il me reprochait de l'avoir emmené dans « le restaurant le moins cher de Paris ». Je pus heureusement le détromper lors de sa visite suivante.

Comme je l'ai expliqué plus haut, les séjours de travail à l'étranger sont très profitables. Il en va de même de la visite d'un mathématicien éminent, il écoute vos travaux, les commente et suggère de nouvelles perspectives.

Il y a une dizaine d'années, à mes débuts, j'écoutais avec deux camarades l'un de ces « pontes » dans l'exercice de ses fonctions. A la fin de son exposé, il s'adresse successivement à mes deux camarades, et leur indique une direction de recherche qui lui paraissait prometteuse. Puis il se tourne vers moi : « Beauzamy, I have also a question for you ». Je m'approche, tout frétilant. « Where is the Post Office ? » Il m'a fallu quelques mois pour réaliser que, d'une part, il jugeait mes camarades incapables de lui indiquer l'emplacement de la poste et, d'autre part, il estimait que je n'avais pas besoin de lui pour des questions mathématiques. Mais tout de même, comme demeurait une part d'incertitude, lorsqu'il est revenu en France quelques mois plus tard, pour participer à un jury de thèse en province, je l'ai invité à dîner, l'ai saoulé, et l'ai abandonné sur le quai de la gare, où il a raté son train.

Bernard Beauzamy
Professeur à la
Faculté des sciences de Lyon

* sauf la Belgique. Malgré de nombreuses tentatives, frisant la bassesse, je n'ai jamais réussi à me faire inviter en Belgique.